

Le Journal de l'abbé Daucourt : la Grande Guerre vue par un curé jurassien

Autor(en): **Prongué, Jean-Paul**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **123 (2020)**

PDF erstellt am: **07.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1002393>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le *Journal* de l'abbé Daucourt

La Grande Guerre vue par un curé jurassien

JEAN-PAUL PRONGUÉ

Arthur Daucourt (1849-1926) est un prêtre jurassien hors du commun. Curé de campagne durant de longues années, il prend une retraite anticipée pour s'établir en 1905 à Delémont (JU), une petite ville de 6 500 habitants. Historien, archiviste municipal, fondateur et premier conservateur du Musée jurassien en 1909, cet ecclésiastique érudit tient un *Journal* dans lequel il consigne ses impressions personnelles et où il colle les articles de journaux qui retiennent son attention.

On peut se poser la question de savoir pour qui l'abbé Daucourt rédige ce journal. Cet historien reconnu, auteur d'une *Histoire des paroisses de l'ancien Évêché de Bâle* (1897-1913) et d'une *Histoire de la ville de Delémont* (1898) doit bien penser que ses gros recueils soigneusement reliés seront un jour consultés par les chercheurs se penchant sur l'histoire de son temps. Il ne semble pas que les opinions que notre ecclésiastique couche sur le papier aient été passées au crible d'une autocensure très contraignante : notre retraits clame haut et fort, en maints passages, ses critiques acerbes contre les notables de Delémont et son hostilité viscérale envers la Berne cantonale, pour se limiter à ces deux exemples.

Le *Journal* de Daucourt — commenté ici durant les seules années de la Grande Guerre — est une mine de renseignements qu'il convient bien évidemment de traiter avec méthode. Nous n'aborderons, dans le cadre de cet article, que quelques aspects évoqués par ce retraits à l'esprit caustique et à la plume alerte, laissant de côté les considérations militaires, diplomatiques ou politiques.

Un prêtre libéral hanté par le Kulturkampf

La famille Daucourt appartient à la meilleure bourgeoisie bruntrutaine¹. Son grand-père paternel, Louis-Népomucène Daucourt, est un colonel d'Empire mais son père Louis, simple horloger, s'établit à Bévillard (BE) où il épouse une protestante, un cas de figure assez rare dans le contexte du XIX^e siècle jurassien². Le couple Daucourt peine à trouver ses marques. Il réside successivement à Bévillard, à Tavannes (BE), puis à Soleure. Le jeune Arthur débute sa scolarité dans cette ville jusqu'au retour de son père à Porrentruy (JU), en 1859. En 1866, à 17 ans, il va vivre à la cure de Delémont sous la houlette du doyen Louis Vautrey, Bruntrutain lui aussi, historien et figure de proue du clergé jurassien. La double vocation de prêtre et d'historien du jeune Arthur naît ainsi à Delémont.

Ce parcours atypique explique peut-être l'originalité de la personnalité de Daucourt, qui diffère sensiblement de celle de la plupart des membres du clergé jurassien des années qui vont du Kulturkampf à la Grande Guerre. L'immense majorité de ce clergé est en effet, au XIX^e siècle, de tendance conservatrice et ultramontaine, en phase avec la Rome pontificale. Une seule exception, M^{gr} Joseph Hornstein (1840-1905), que Rome doit déplacer de la cure de Porrentruy à... l'archevêché de Bucarest pour calmer ses opposants jurassiens. De son côté, l'abbé Daucourt est un « catholique libéral », voire même davantage (hostile à Rome, aux Jésuites, aux ordres religieux, etc.). Son portrait « religieux » vaudrait d'ailleurs la peine d'être tracé.

Les aléas politiques de l'époque influent sur les études ecclésiastiques du jeune Arthur. Commencées au séminaire de Langres (Haute-Marne), elles sont interrompues par la guerre de 1870, pour être poursuivies à Fribourg. Daucourt est ordonné en 1873, en plein Kulturkampf. Le jeune prêtre doit s'exiler une année à Paris où il exerce les fonctions de vicaire à l'église Saint-Laurent. Il rentre en Suisse la même année pour remplacer à la cure de Delémont son mentor, le doyen Louis Vautrey, lui aussi exilé à Paris.

Mais Arthur Daucourt, qui célèbre les offices sans autorisation gouvernementale, est arrêté et jeté au cachot durant quinze jours. Le Jurasien doit alors gagner le canton de Fribourg où il est nommé chapelain de Vuisternens-devant-Romont, puis curé de Villarimboud.

Il ne peut rentrer dans le Jura qu'en 1877. Nommé curé de Grandfontaine, il y chante la messe dans une grange une année durant, l'église

étant attribuée au curé vieux-catholique. La situation ne se régularise qu'en 1881, lorsque le préfet reconnaît sa nomination à la tête de la paroisse ajoulote. Mais les opinions du jeune abbé penchent vers un libéralisme tempéré, position difficile à tenir dans le contexte régional de l'époque. Son protecteur, M^{gr} Vautrey, de même que les conservateurs les plus en vue, comme le rédacteur du journal *Le Pays*, son homonyme Ernest Daucourt, prennent le curé de Grandfontaine en grippe.

En 1887, celui-ci doit quitter sa paroisse pour donner des cours chez les bénédictins de Mariastein (SO) établis à Delle (Territoire de Belfort) à la suite du Kulturkampf. Daucourt accepte en 1889 la cure de Beurnevésin que lui offre l'évêque de Bâle malgré les oppositions des ténors du parti catholique, que notre abbé appelle « les saints de Porrentruy ». En 1895, il est déplacé à Miécourt (JU), une cure qu'il quitte sans regrets en 1905 déjà, après avoir demandé une retraite prématurée pour raisons de santé. À Beurnevésin (JU), puis à Miécourt, Arthur Daucourt rédige ses premières notices historiques qu'il publie à partir de 1896.

Le jeune retraité construit une belle villa à Delémont, la cité chère à son cœur. Le quinquagénaire ne reste pas inactif. En marge de ses recherches historiques, il occupe le poste d'archiviste municipal à partir de 1907. Cette nomination renvoie aux bonnes relations qu'il entretient avec les autorités delémontaines pourtant d'un radicalisme « rouge vif ». Passionné d'histoire et patriote intransigeant, Daucourt fonde en 1909 le Musée jurassien qu'il dirige jusqu'à sa mort en 1926. Toujours soucieux d'arrondir ses fins de mois, le retraité postule et obtient en 1918, contre le curé de Delémont, le poste de maître de religion au collège de cette ville. Nommé en 1924 chanoine honoraire de l'abbaye de Saint-Maurice (VS), ce curé libéral termine ainsi sa carrière ecclésiastique en prenant sa revanche sur ses confrères conservateurs mal en cour à l'évêché depuis le départ de M^{gr} Eugène Lachat en 1885.

Les origines familiales d'Arthur Daucourt, son parcours pastoral atypique, expliquent en partie ses convictions libérales, mais également — et presque paradoxalement — son hostilité à tous les régimes qui, en Allemagne comme en Suisse, ont adhéré aux principes du Kulturkampf. Jurassien de vieille roche, l'abbé Daucourt est, malgré son enfance soleuroise, foncièrement allergique à tout ce qui touche de près ou de loin au monde germanique. Lorsqu'éclate la guerre de 1914, il est entièrement acquis à la cause de la France, même s'il réproue son régime radical et laïc sous influence maçonnique.

Un Jurassien francophile

Curieusement, la famille Daucourt est témoin de la première effusion de sang de la guerre de 1914-1918. Le 2 août 1914, à la veille de la déclaration de guerre, le caporal Jules Peugeot et le lieutenant allemand Camille Mayer s'entretient devant la maison de Louis Daucourt, le frère d'Arthur, à Joncherey (Territoire de Belfort), non loin de la frontière suisse. Ce fait n'accentue pas les sentiments francophiles de l'abbé Daucourt. Dans le même ordre d'idée, la mort de ses deux neveux, Adrien et Ernest Daucourt, tués à l'ennemi en 1917, ne renforce pas la germanophobie viscérale du diariste.

En 1914, lorsque l'Allemagne envahit la Belgique, le Delémontain hurle son indignation. Il note soigneusement toutes les atrocités commises par les Allemands en Belgique et en France occupées. Les exécutions de prêtres belges et la destruction de l'université catholique de Louvain le touchent particulièrement: « [...] les Allemands sont des barbares, des Huns. Qu'ils soient écrasés par les Russes et que leur orgueilleuse Berlin soit réduite en cendres. Oh! Louvain, Louvain, qu'est devenue la célèbre université que fréquentaient volontiers nos Jurassiens! Horreur³! » Comme tous les Romands, l'abbé Daucourt s'apitoie sur le sort des réfugiés belges, notamment des enfants, ainsi que sur les malheurs des populations civiles déportées par les occupants ou/et contraintes à des travaux forcés en dépit du droit international.

Le bombardement des villes françaises, la mutilation, par l'artillerie allemande, de la cathédrale de Reims confortent Daucourt dans son allergie envers ce qu'il appelle la « Kolossal Kultur » germanique. Son hostilité à ceux qu'il appelle « les Boches », une « race de bandits, de brigands, d'assassins » est sans nuance⁴. Elle s'étend à l'Autriche-Hongrie dont les défaites face à la Serbie comblent d'aise le Delémontain. La personnalité du vieux François-Joseph lui inspire une aversion insurmontable qu'il reporte sur son successeur, « le boche Charles 1^{er} », qui tente pourtant de sortir son pays du conflit⁵. L'hostilité de Daucourt envers les princes allemands confine à la haine: il les traite de « vermine » et encourage, en février 1918, les soldats allemands à les assassiner sans délai: « Celui qui pourra en abattre un [de ces princes] ne commettra pas de crime, mais fera œuvre humanitaire⁶ ».

L'alliance nouée par « l'empereur luthérien [Guillaume II] l'empereur très catholique [François-Joseph 1^{er}] et l'empereur turc assassin [Mehmed V] » provoque l'indignation de Daucourt⁷. Il découpe les coupures

de journaux qui décrivent les « horreurs indicibles » du génocide arménien de 1915. Il sait, comme tous les lecteurs de la presse alliée, que les « Jeunes Turcs [entreprennent] l'extermination complète et définitive du peuple arménien et [que] rien ne les fera dévier de ce plan⁸ ».

Sa position envers la Russie tsariste est ambiguë. Il salue l'effort de guerre russe et il se réjouit des revers allemands en Prusse et en Pologne durant les premiers mois de la guerre. Mais la volonté des orthodoxes d'étouffer le catholicisme et leurs tentatives de réunir les Églises orientales unies à Rome au patriarcat de Moscou indisposent l'abbé jurassien.

Malgré sa francophilie, Daucourt ne nourrit aucune illusion sur la nature du régime républicain. Lorsque les Allemands remportent des victoires, il stigmatise cette « France impie, voleuse des biens d'église, persécutrice, gouvernée par la franc-maçonnerie et battue⁹ ». Aveuglé par ses convictions politiques, il corrige les propos d'un professeur allemand qui lui fait voir, en septembre 1914, que cette guerre marquera « la banqueroute du christianisme ». « Du protestantisme... » rétorque, sarcastique, le vieux curé jurassien¹⁰.

Tout au long du conflit, l'homme de Dieu dénonce avec véhémence les tentatives de paix négociées dans le secret des chancelleries autrichiennes et vaticanes. Il réproouve les ouvertures diplomatiques de Benoît xv « autrichien de race » : « Voilà le pape qui prêche une paix allemande¹¹ ! » Jusqu'au-boutiste intransigeant, Arthur Daucourt affirme que « la paix ne peut se faire que par l'écrasement de l'Allemagne et le démembrement de l'orgueilleuse Autriche et la ruine des rois et empereurs maudits¹² ».

Les tensions qui traversent la Suisse durant la Grande Guerre donnent à l'abbé Daucourt l'occasion de juger sévèrement les autorités politiques et militaires helvétiques.

Un citoyen critique envers les pouvoirs en place

Esprit libre, très au fait des choses de son temps, Arthur Daucourt observe les divisions que la guerre provoque au sein de la population. Ce libéral s'offusque de la place prise par les militaires, souvent germanophiles, dans les affaires publiques.

L'abbé Daucourt est un Suisse loyal envers la Confédération : « Nous aimons la France, même si elle a un très mauvais gouvernement, mais nous sommes Suisses avant tout¹³ ». Son loyalisme helvétique s'appuie du reste en partie sur sa francophilie : le colonel Feyler, directeur de la

Revue militaire suisse, impressionne notre ecclésiastique en lui déclarant, lors d'en entretien privé: « J'ai la conviction que le triomphe de l'Allemagne serait l'arrêt de mort de la Suisse¹⁴ ».

La fidélité confédérale de Daucourt s'étonne du peu de patriotisme de certains Delémontains: « Depuis les succès des Alliés, j'entends beaucoup de citoyens radicaux et démocrates dire qu'il vaudrait mieux pour beaucoup que le Jura fût français. J'ai été stupéfait d'entendre des MM. instruits et dont plusieurs émergent [sic] au budget cantonal exprimer leur ardent désir de voir le Jura annexé à la France¹⁵ ».

Loyal mais réaliste, Daucourt note, sans s'en réjouir, la profondeur des divisions qui opposent Alémaniques — qu'il appelle, comme souvent les Jurassiens de l'époque, « les Allemands », voire « les Boches » — aux Romands, qu'il désigne sous le terme de « Suisses français » ou même de « Français ». En 1914, il observe qu'« on accuse ouvertement le généralissime Wille, l'ami de Guillaume II, de se montrer très allemand; les soldats allemands [alémaniques] sont pour l'Allemagne, les soldats de la Suisse française pour la France¹⁶ ». Mais ces haines n'épargnent pas le vieil ecclésiastique qui relate l'entretien qu'il a eu avec un « Allemand » delémontain et qu'il termine par une conclusion sans appel: « Je lui [sic] aurais craché à la figure à cette crapule¹⁷. »

Ces divisions touchent aussi le clergé. Les prêtres de Suisse allemande, y compris ceux du Laufonnais, germanophones, tiennent fermement pour les Empires centraux. Daucourt les voit comme « des Allemands fanatiques¹⁸ ».

Méfiant envers toutes les hiérarchies, y compris ecclésiastiques, l'abbé Daucourt souligne, écœuré, la germanophilie de son évêque, M^{gr} Jakob Stammler (1840-1925). En visite à Delémont, en 1916, le prélat minimise, au cours de son entretien avec le clergé local, les atrocités commises par les Allemands en Belgique: « C'est la guerre, les Suisses en feraient autant et surtout les Français ». Le Jurassien note avec une pointe de mépris que cet Argovien est favorable à l'autocratie allemande « qui marche¹⁹ ».

L'abbé Daucourt stigmatise avec force la ligne pro-allemande du Conseil fédéral, de la presse alémanique et plus encore de la caste des officiers supérieurs. La germanophilie de l'état-major fédéral est d'autant plus condamnée que certains militaires de haut rang rendent des « services » aux Empires centraux, comme les colonels Wattenwil et Egli, deux Bernois « boches dans l'âme²⁰ ». La mansuétude des tribunaux à leur égard scandalise le vieil abbé quarante-huitard: « Vive l'Allemagne,

vivent les nobles, vive le retour à l'omnipotence du patriciat. À bas la démocratie et au rancart nos constitutions libérales²¹ ! »

Sans être antimilitariste, l'abbé Daucourt, qui fait preuve d'une réelle sollicitude envers les soldats de toutes origines, ne cache guère son aversion pour le corps des officiers. Il ne fait pas mystère des profondes divisions au sein de l'armée, notamment dans les troupes jurassiennes. En octobre 1917, il assiste à Delémont aux funérailles du colonel de Loys, une des têtes pensantes de l'armée, un germanophile détesté des Jurassiens. « Après les obsèques du colonel de Loys, les soldats chantaient, les officiers étaient radieux. J'ai entendu des soldats chanter et dire des paroles de révolte, de mécontentement extraordinairement graves. Le bataillon, venu d'Alle, pour les obsèques à Delémont, est rentré au cantonnement ivre de joie. [...] Tout cela dénote une profonde perturbation dans le peuple et le soldat chez nous est profondément démoralisé. Le mal est profond²² ! »

Bourgeois de Porrentruy, Arthur Daucourt comprend les Ajoulots lassés de devoir héberger et nourrir des milliers de soldats et leurs chevaux. En 1916, il se fait l'écho d'un dialogue de sourds entre Joseph Choquard (1855-1930), le préfet de Porrentruy venu transmettre les plaintes de ses administrés, et le commandant de la brigade territoriale stationnée en Ajoie. Le colonel conclut cet entretien orageux en lançant au magistrat conservateur-catholique : « Nous commençons à en avoir assez. Vous êtes des révolutionnaires. Vous cherchez à fomenter la guerre civile. » Outré, le préfet tape sur la table et sort sans saluer²³.

Lettré ouvert au monde, Daucourt s'irrite de la sévérité et de la partialité de la censure : « On n'ose rien dire, la censure des journaux existe. Un bureau de la presse est établi à Montcroix²⁴ et nos journaux doivent être bien sages, bien prudents, aussi on ne sait rien, on n'apprend rien, on cache tout et on gémit en silence²⁵ ». Qui plus est, il estime que les autorités s'en prennent nettement davantage aux articles critiques envers l'Allemagne et les autorités militaires helvétiques qu'à l'égard des puissances alliées.

L'acharnement des tribunaux militaires envers Léon Froidevaux, directeur du *Petit Jurassien* de Moutier (BE), partisan de la séparation du Jura et de Berne, indigné Arthur Daucourt. La répression frappe ce journaliste qui dénonce le fait que l'armée ne distribue pas de cartouches aux troupes jurassiennes cantonnées en Ajoie et que des avions allemands survolent impunément la ville de Porrentruy. Condamné à des peines de prison, Froidevaux est soutenu par l'abbé delémontain et par la presse jurassienne unanime.

La neutralité suisse a ses limites et le retraité de la rue du Vorbourg constate, en 1915, que les entreprises de mécanique et les ateliers d'horlogerie, dans le Jura notamment, fabriquent des munitions pour les belligérants. Avec le temps, Daucourt considère les choses d'un œil critique. Il écrit dans le quotidien radical delémontain *Le Démocrate*, qui lui ouvre ses colonnes : « On fabrique dans le Jura et en Suisse des milliers de pièces d'obus schrapnels, etc. On en montrera sans doute des échantillons dans des musées comme celui de la paix et de la guerre à Lucerne. Mais nous, qui sommes sur place, ne pourrions-nous pas faire nos provisions pour le musée jurassien ? Ce serait évidemment d'un intérêt captivant pour les enfants de ces paisibles Suisses de voir, dans quelques années, comment leurs pères excellaient à fabriquer des machines infernales destinées à expédier dans l'autre monde les victimes du militarisme²⁶. »

À la fin du conflit, en 1918, Arthur Daucourt relève sobrement le désenchantement qui gagne la plupart de ses compatriotes : « En Suisse comme ailleurs, le patriotisme ne compte plus guère, c'est la question de la bourse qui préoccupent [sic]. »

Un séparatiste convaincu

Dans le Jura, le séparatisme est une idée récurrente depuis la Révolution libérale de 1830-1831. Mais l'alignement progressif, durant tout le XIX^e siècle, de l'ancien Évêché de Bâle sur l'Ancien Canton, germanophone et protestant, semble avoir enterré l'idée jurassienne dans ce qui est devenu « le Jura bernois », expression qu'utilise déjà Daucourt.

La guerre de 1914 donne aux nationalités opprimées des empires russe, allemand, austro-hongrois et ottoman l'occasion de revendiquer, et finalement d'obtenir leur indépendance. Dans le Jura, ces aspirations séduisent certains journalistes et hommes politiques, notamment dans le Jura-Nord majoritairement catholique.

Prêtre et victime du Kulturkampf et de ses longues séquelles, Arthur Daucourt, quoique libéral, reste traumatisé par cet épisode politico-religieux qui a marqué l'histoire allemande et suisse, notamment dans le Jura bernois.

Dès février 1915, le soutien de Daucourt au journaliste Léon Froidevaux est d'autant plus ferme que le directeur du *Petit Jurassien* prône la

séparation du Jura d'avec Berne. La justice militaire suspend en mars 1915 ce journal qui voit le Jura comme «l'Alsace-Lorraine» du canton de Berne²⁷.

Passionné par ce qu'on appelle déjà «la question jurassienne», Daucourt prône dès 1915 la création d'un canton du Jura à six districts francophones: «Le Jura veut son indépendance. Il entend prendre rang dans l'échelle des cantons suisses²⁸». Il s'insurge contre l'idée de célébrer le centenaire de la réunion de l'ancien Évêché de Bâle au canton de Berne, «cent ans d'annexion honteuse²⁹!» Féru de dessin et d'héraldique, le très actif retraité ressuscite les armoiries de l'ancienne principauté, la crosse rouge sur fond blanc, en oubliant qu'elles sont depuis des siècles — et qu'elles restent toujours — celles du diocèse de Bâle³⁰. Fervent patriote, il termine l'une de ses virulentes tirades contre le canton de Berne par un slogan appelé à un bel avenir: «Vive le Jura libre³¹!»

Le séparatisme de Daucourt s'enracine bien sûr dans l'histoire de l'ancien Évêché de Bâle, dans lequel il voit la première version d'un État jurassien. Mais son hostilité envers Berne s'appuie également sur la lutte menée depuis 1831 par les gouvernements des bords de l'Aar contre le catholicisme jurassien, des Articles de Baden de 1836 au Kulturkampf de 1873, en passant par la laïcisation de l'enseignement public.

L'hostilité du vieil abbé delémontain au monde germanique renforce encore son adhésion au projet séparatiste. Dans un sermon prononcé en 1916 à l'église Saint-Germain de Courrendlin (JU), il dresse un parallèle à peine voilé entre les exactions des armées allemandes en Belgique en 1914 et celles des supplétifs alamans du duc d'Alsace dans la Vallée de Delémont en 675. «J'ai fait voir qu'au VII^e siècle déjà, les barbares d'Allemagne [...] ravageaient la Vallée de la Sorne, incendiant les églises, brûlant les villages, massacrant le pauvre peuple [...]». Il conclut que «la race germanique ne respire que la ruine, la cruauté, l'infamie, tels ont été les Bernois, race allemande, vis-à-vis du Jura catholique, des barbares, des persécuteurs comme en 1836, en 1873, 74, 75, dans notre malheureux Jura³²».

Enthousiaste, le vieux libéral se méfie néanmoins des mille et un tours des politiciens. Il analyse finement les réactions possibles de Berne au projet de séparation du Jura. «Le Jura 23^e canton. Mais il faudra se méfier des agissements de Berne qui cherchera à diviser les Jurassiens, en flattant les radicaux, en leur donnant des places, puis à certains moments en donnant raison aux conservateurs en accordant des autorisations grandioses aux catholiques pour l'érection d'un collège catholique libre à Porrentruy, quitte à le faire disparaître adroitement comme en 1836.»

Il conclut son propos par une note d'optimisme: « Vive le Jura indépendant de l'Ours de n'importe quelle façon ³³. »

Un contempteur de la société delémontaine

Ferme sur les questions de morale, l'abbé Daucourt n'hésite pas à dénoncer en termes incisifs les travers de ses concitoyens en dehors de toute considération religieuse ou politique.

En août 1914, il s'indigne de voir un banquier local, connu pour être un bon catholique, profiter de la panique des gens mal informés pour échanger des billets de 100 francs contre des pièces en argent ou en or d'une valeur de 80 francs. « Voilà une colonne de la foi. [...] Une balle qui l'abattrait serait une balle bénie ³⁴! » L'extension de la pauvreté consécutive à la fermeture de certains ateliers et au marasme des affaires frappe cet ecclésiastique qui veille par ailleurs de près à ses intérêts financiers. Il note que « la misère augmente » et voit, en 1914 déjà, « des pauvres gens [qui] vont chercher des débris de viande à l'abattoir militaire et ils sont heureux d'en avoir ³⁵ ».

Si la guerre provoque la misère des uns, elle permet à d'autres de faire fortune. Les paysans, très sollicités en ces temps de pénurie alimentaire, profitent des augmentations considérables des produits de première nécessité: « On commence à être sévère avec la rapacité des paysans qui ne savent comment faire pour extorquer de l'argent. [...] Les paysans et les aubergistes deviennent riches », surtout les paysans, « voilà une classe qui aura profité de la guerre et de la misère publique ³⁶ ».

En 1916, le coût de la vie atteint des sommets, malgré la lutte contre la spéculation sur les pommes de terre, nourriture de base de la population jurassienne à cette époque. La misère provoque une augmentation des vols de légumes: « Dans un champ de pommes de terre, devant la ville, on a volé de ces tubercules sur une grande étendue. Les voleurs ont laissé sur le champ dévasté une inscription au haut d'un bâton planté sur le champ « C'est la guerre! » Daucourt ajoute: « Ces vols sont à prévoir. Comment des ouvriers, des manouvriers, pourraient vivre, eux et leurs familles avec 4 ou 5 fr par jour quand on pense qu'une miche de mauvais pain coûte 70 ct, le stère de bois entre 30 à [sic] 35 fr, qu'une paire de souliers vaut 25 à 35 fr pour des ordinaires ³⁷? »

La misère ne frappe pas tout le monde, loin s'en faut. En juillet 1917, le vieux curé note que :

« Hier les trains étaient surbondés [sic] de promeneurs. Les cinémas étaient remplis. Le monde rempli [sic] les cafés chantants. On ne se croirait pas en temps de guerre et de grande cherté. Tout a augmenté de 60% et le monde s'amuse. Il est vrai que nombreux sont ceux et celles qui travaillent aux munitions, qui gagnent de 10 à 20 frs par jour. Ceux-ci se font la vie large et les toilettes sont encore plus criantes qu'en 1914. Nos modistes, nos couturières ont du travail par-dessus la tête. On ne marchande pas on prend l'offre [sic]. Il y a de la gêne, de la misère dans certaines classes tandis que dans d'autres c'est l'abondance³⁸. »

À Delémont comme ailleurs, les fractures sociales grandissantes bouleversent les mentalités :

« La guerre, certes, développe les mauvaises passions, les mauvais instincts. Je le constate chaque jour, c'est à qui trompera son voisin. On fraude partout, on exagère, on renie les marchés, on vole, on vole tant qu'on peut ! En outre, l'esprit irréligieux gagne le peuple, des journaux abominables exhalent leur haine sur le catholicisme, sur l'Église, sur les croyants et on imprime d'abominables blasphèmes contre Dieu et son Évangile. Il ne faut plus s'étonner si la démoralisation gagne, si on voit partout la luxure s'étaler, des filles, femmes sans honte se conduire en payennes [sic]. La dépravation des mœurs est grande à Delémont, surtout dans certains milieux. [...] Jamais je n'aurais supposé qu'on puisse arriver à un tel degré de mauvaise foi, de duplicité, de volerie, de débauches et de canaillerie³⁹. »

La prise en charge de familles pauvres par la collectivité indispose Daucourt, retraité besogneux, qui s'indigne d'apprendre que des assistés se rendent au cirque : « Et il y a des imbéciles de professeurs qui disent que ces assistés ont le droit de s'amuser, d'aller au cirque, comme tout le monde [...] Oui, avec l'argent d'autrui. [...] Ils sont la plupart du temps mieux nourris que ceux qui paient des impôts⁴⁰. »

Cette mentalité d'assistés et ces vols dans les jardins font enrager l'abbé Daucourt, sexagénaire qui se lève tôt le matin pour cultiver un grand potager autour de sa maison. « Il y en a qui font la garde de leurs jardins, pistolet en main, c'est très bien. [...] On voit chaque jour des pimpettes [élégantes] à souliers hauts, habillées à la schlampe [comme des prostituées], se promener en riant, en se moquant de ceux qui ont planté, cultivé « Nous ne cultivons pas, nous, disent ces pimpètes [sic], et nous aurons quand même des légumes, il faudra bien qu'on partage. Ce

sont des coups de triques [sic] qu'on devrait leur partager, car ce sont souvent de ces drôlesses-là qui vont voler dans les cultures. C'est toujours ainsi, l'armée du vice et de la fainéantise a le haut du pavé⁴¹!»

Pourtant, la guerre ramène à l'église des gens qui s'en étaient éloignés, notamment lors de la mission prêchée en 1916: «Jamais on n'avait vu le peuple de Delémont se montrer si chrétien. Seuls les vieux bourgeois, les restes du radicalisme de 1874 se montrent froids et demeurent à l'écart. [...] Beaucoup d'hommes pleuraient à chaudes larmes, je ne parle pas des femmes⁴².»

Ces consolations pastorales ne modifient pas pour autant l'opinion du vieux curé sur ses concitoyens. Au plus fort de la guerre, en 1917, il résume en une phrase le fond de sa pensée: «La guerre, l'appreté [sic] du gain, l'égoïsme font du peuple, en sa majorité, un être odieux, cruel, barbare, inhumain, des sous, des sous et encore des sous, voilà son idéal⁴³!»

*

L'étude de ce *Journal* durant les années 1914-1918 permet certes d'esquisser la personnalité d'Arthur Daucourt. Mais ces pages d'un intérêt soutenu nous montrent surtout les antagonismes politiques qui divisent les Delémontains — dont une forte minorité est alors germanophone —, l'enrichissement des uns et la détresse des autres, l'émancipation des mœurs, la montée de la délinquance, sans oublier le retour partiel du religieux. Il nous renseigne également sur les débuts du combat pour la création d'un canton du Jura, le seul sujet capable d'enthousiasmer ce vieil imprécateur désabusé.

Objectif ou prévenu, l'abbé Daucourt, dont le profil religieux mériterait à lui seul d'être dégagé, est un libéral érudit sans illusions sur le monde moderne. Ce curé en soutane note qu'il a dû prouver à plusieurs reprises à des soldats protestants qu'il n'avait pas des pieds de bouc: «On ne conçoit pas qu'en ce prétendu siècle de civilisation on puisse pousser la bêtise aussi loin⁴⁴!» Dans les premiers mois de la guerre, en novembre 1914, le vieil homme entrevoit les horreurs du siècle qui s'annonce: «Les cinémas commencent à montrer ce que sont les effroyables batailles du nord, les inondations des tranchées, etc. C'est affreux, horrible. Oh! Civilisation du xx^e siècle⁴⁵!»

Jean-Paul Prongué est né à Porrentruy en 1951. Après son certificat de maturité à l'École cantonale de Porrentruy en 1970, il obtient une maîtrise en histoire médiévale à l'Université de Besançon. En 1993, il soutient à l'Université de Genève une thèse sur «La Prévôté de Saint-Ursanne du XII^e au XV^e siècle. Aspects politiques et institutionnels». Par la suite, il publie notamment, aux éditions de l'émulation, en 2000, un ouvrage sur «La Franche Montagne de Muriaux à la fin du Moyen Âge».

NOTES

¹ Bruntrutain, e: de Porrentruy.

² Sur la biographie d'Arthur Daucourt, voir: Rais Jean-Louis, *Arthur Daucourt. Une vie pour l'Église et pour le Jura*, Delémont, FARB, 1999. Voir également: Amalia Mahon, *Le journal de guerre d'Arthur Daucourt, archiviste et prêtre delémontain*, Université de Fribourg, mémoire de master, 2012.

³ I/186, 28 août 1914.

⁴ I/207, 23 septembre 1914.

⁵ VII/289, novembre 1917.

⁶ VII/392, 27 février 1918.

⁷ IV/93, 3 janvier 1916.

⁸ III/177, 26 août 1915.

⁹ IV/27, décembre 1915.

¹⁰ I/207, 23 septembre 1914.

¹¹ VII/132 et 289, 16 août et 17 décembre 1917.

¹² V/368, 20 septembre 1916.

¹³ I/216, 6 octobre 1914.

¹⁴ II/323, 29 mars 1915.

¹⁵ I/279, 22 novembre 1914.

¹⁶ I/175, 19 août 1914.

¹⁷ I/188, 31 août 1914.

¹⁸ I/ 204, 17 septembre 1914.

¹⁹ V/3, 16 octobre 1916.

²⁰ IV/136, 14 janvier 1916.

²¹ IV/283, février 1916.

²² VII/171, octobre 1917.

²³ V/7, 7 avril 1916.

²⁴ Couvent capucin de Delémont.

²⁵ I/197, 10 septembre 1914.

²⁶ VI/193, 25 janvier 1916.

ACTES 2020 | HISTOIRE

- ²⁷ II/283, 6 mars 1915.
- ²⁸ II/309 et 302, 21 et 18 mars 1915.
- ²⁹ II/308, 20 mars 1915.
- ³⁰ III/7, 13 juillet 1915.
- ³¹ II/413, mai 1915.
- ³² IV/275, 27 février 1916.
- ³³ IV/351, 25 mars 1916.
- ³⁴ I/158, 3 août 1914.
- ³⁵ I/193, 4 septembre 1914.
- ³⁶ I/214, octobre 1914.
- ³⁷ VII/96-97, juillet 1917.
- ³⁸ VII/72, 9 juillet 1917.
- ³⁹ II/339, 9 avril 1915.
- ⁴⁰ VII, 129, 12 août 1917.
- ⁴¹ VIII/180, 14 août 1918.
- ⁴² VI/109, 8 décembre 1915.
- ⁴³ VI/270, mars 1917.
- ⁴⁴ III/324, 15 octobre 1915.
- ⁴⁵ I/282, 14 novembre 1914. C'est Daucourt qui souligne.